

Lectures cursives

Texte 1 : Georges Perec, *Les Choses*, 1965

Les personnages principaux du roman, Jérôme et Sylvie, vivent dans l'unique préoccupation de réussir matériellement.

Comment faire fortune ? C'était un problème insoluble. Et pourtant, chaque jour, semblait-il, des individus isolés parvenaient, pour leur propre compte, à parfaitement le résoudre. Et ces exemples à suivre, éternels garants de la vigueur intellectuelle et morale de la France, aux visages souriants et avisés, malins, volontaires, pleins de santé, de décision, de modestie, étaient autant d'images pieuses pour la patience et la gouverne des autres, ceux qui stagnent, piétinent, rongent leur frein, mordent la poussière. Ils savaient tout de l'ascension de ces chéris de la Fortune, chevaliers d'industrie, polytechniciens intègres, requins de la finance, littérateurs sans ratures, globe-trotters pionniers, marchands de soupe en sachets, prospecteurs de banlieue, crooners, play-boys, chercheurs d'or, brasseurs de millions. Leur histoire était simple. Ils étaient encore jeunes et étaient restés beaux, avec la petite lueur de l'expérience au fond de l'œil, les tempes grises des années noires, le sourire ouvert et chaleureux qui cachait les dents longues, les pouces opposables¹, la voix charmeuse. Ils se voyaient bien dans ces rôles. Ils auraient trois actes au fond d'un tiroir. Leur jardin contiendrait du pétrole, de l'uranium. Ils vivraient longtemps dans la misère, dans la gêne, dans l'incertitude. Ils rêveraient de prendre, ne serait-ce qu'une seule fois, le métro en première. Et puis, soudain, brutale, échevelée, inattendue, éclatant comme un tonnerre : la fortune ! Leur pièce serait acceptée, leur gisement découvert, leur génie confirmé. Les contrats tomberaient à la pelle et ils allumeraient leurs havanes avec des billets de mille. Ce serait une matinée comme les autres. Sous la porte d'entrée on aurait glissé trois enveloppes, longues et étroites, aux en-têtes imposants, gravés, en relief, aux suscriptions² précises et régulières, frappées sur une I.B.M direction³. Leurs mains trembleraient un peu en les ouvrant : ce serait trois chèques, avec des ribambelles de chiffres. Ou bien, une lettre : « Monsieur, M. Podevin, votre oncle, étant mort *ab intestat*⁴... » et ils se passeraient la main sur le visage, doutant de leurs yeux, croyant rêver encore ; ils ouvriraient la fenêtre toute grande.

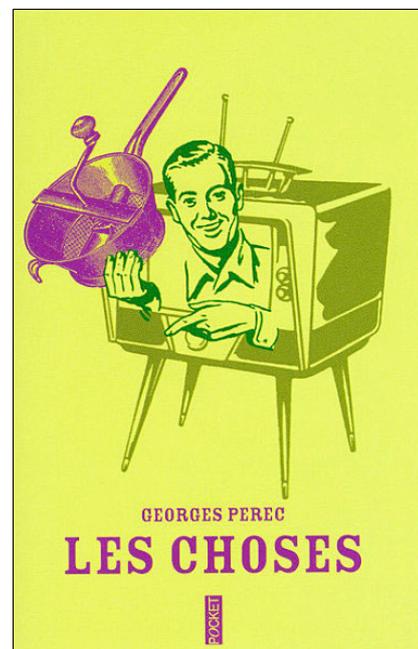
Georges Perec, *Les Choses*, 1965.

1 Les pouces opposables permettent à l'homme de saisir des objets dans la main, de se les approprier.

2 Adresse d'une lettre écrite sur l'enveloppe.

3 Machine à écrire de luxe.

4 Sans avoir fait de testament.



Texte 2 : Jean Baudrillard, « *La société de consommation* », 1970

Jean Baudrillard, né le 27 juillet 1929 à Reims et mort le 6 mars 2007 à Paris, est un philosophe français théoricien de la société contemporaine, connu surtout pour ses analyses des modes de médiation et de communication de la postmodernité.

"Il y a aujourd'hui tout autour de nous une espèce d'évidence fantastique de la consommation et de l'abondance, constituée par la multiplication des objets, des services, des biens matériels, et qui constitue une sorte de mutation fondamentale dans l'écologie de l'espèce humaine. A proprement parler, les hommes de l'opulence ne sont plus tellement environnés, comme ils le furent de tout temps, par d'autres hommes que par des objets.

Leur commerce quotidien n'est plus tellement celui de leurs semblables que, statistiquement selon une courbe croissante, la réception et la manipulation de biens et de messages, depuis l'organisation domestique très complexe et ses dizaines d'esclaves techniques jusqu'au "mobilier urbain" et toute la machinerie matérielle des communications et des activités professionnelles, jusqu'au spectacle permanent de la célébration de l'objet dans la publicité et des centaines de messages journaliers venus des mass medias, du fourmillement mineur de gadgets vaguement obsessionnels jusqu'aux psychodrames symboliques qu'alimentent les objets nocturnes qui viennent nous hanter jusque dans nos rêves.

Les concepts d'"environnement", d'"ambiance", n'ont sans doute une telle vogue que depuis que nous vivons moins, au fond, à proximité d'autres hommes, dans leur présence et dans leur discours, que sous le regard muet d'objets obéissants et hallucinants qui nous répètent toujours le même discours, celui de notre puissance médusée, de notre abondance virtuelle, de notre absence les uns aux autres (...) »

(...) Expliquons-nous : hors du champ de sa fonction objective, où il est irremplaçable, [...] l'objet devient substituable de façon plus ou moins illimitée dans le champ des connotations, où il prend valeur de signe. Ainsi la machine à laver sert comme ustensile et joue comme élément de confort, de prestige, etc. C'est proprement ce dernier champ qui est celui de la consommation. Ici, toutes sortes d'autres objets peuvent se substituer à la machine à laver comme élément significatif. Dans la logique des signes comme dans celle des symboles, les objets ne sont plus du tout liés à une fonction ou à un besoin défini. Précisément parce qu'ils répondent à tout autre chose, qui est soit la logique sociale, soit la logique du désir, auxquels ils servent de champ mouvant et inconscient de signification. »



Oh la la la vie en rose
Le rose qu'on nous propose
D'avoir les quantités des choses
Qui donnent envie d'autre chose
Aïe, on nous fait croire
Que le bonheur c'est d'avoir
De l'avoir plein nos armoires
Dérisions de nous dérisoires car

Foule sentimentale
On a soif d'idéal
Attirée par les étoiles, les voiles
Que des choses pas commerciales
Foule sentimentale
Il faut voir comme on nous parle
Comme on nous parle

Il se dégage
De ces cartons d'emballage
Des gens lavés, hors d'usage
Et tristes et sans aucun avantage
On nous inflige
Des désirs qui nous affligent
On nous prend faut pas déconner dès qu'on est né
Pour des cons alors qu'on est
Des

Foules sentimentales
Avec soif d'idéal
Attirées par les étoiles, les voiles
Que des choses pas commerciales
Foule sentimentale
Il faut voir comme on nous parle
Comme on nous parle

On nous Claudia Schieffer
On nous Paul-Loup Sulitzer
Oh le mal qu'on peut nous faire
Et qui ravagea la moukère*
Du ciel dévale
Un désir qui nous emballe
Pour demain nos enfants pâles
Un mieux, un rêve, un cheval

Foule sentimentale
On a soif d'idéal
Attirée par les étoiles, les voiles
Que des choses pas commerciales
Foule sentimentale
Il faut voir comme on nous parle
Comme on nous parle

* *moukère* : femme du Magrehb



Texte 4 : Extrait de *Comment je suis devenu stupide*, Martin Page, 2000

Antoine est un jeune homme de 25 ans qui vit assez modestement dans son studio, fréquente toujours la même bande d'amis tous un peu particuliers. Différent de la majorité des jeunes urbains, il se rend compte que trop réfléchir, trop penser le rend moins léger que ses congénères. Il décide alors de tenter de ressembler à la majorité des gens en adoptant leurs centres d'intérêts. Courtier en bourse pendant quelques jours, il gagne énormément d'argent d'un seul coup sans le faire exprès. Sa nouvelle réussite le pousse à faire comme tout le monde : dépenser son argent mais il ne sait pas bien comment s'y prendre...

Comme s'il était devenu son propre père Noël, Antoine fit ses courses avec sa grande hotte en osier et son traîneau de rennes. Pour décorer son loft et habiller sa réputation, il acheta de l'art contemporain. Dans une prestigieuse galerie parisienne, il choisit les toiles d'un peintre qui devait être un génie vu le nombre de zéros apposés sous sa signature. Le propriétaire de la galerie le décrivit comme le nouveau Van Gogh. « D'ailleurs, affirma-t-il à Antoine pour le convaincre, il a eu les oreillons. » Antoine mima l'admiration, donna un « oh ! » en aumône à la bêtise vénale du marchand d'art et ouvrit sa mallette. Ensuite, il entreprit d'acheter une voiture de luxe. Il ne savait pas conduire, n'avait nullement l'intention d'apprendre, mais cela n'affecta en rien sa résolution de sacrifier à ce rite capital. Presque tout le monde achète une voiture, ce choix étant bridé pour le plus grand nombre par des raisons financières. Antoine n'avait pas à s'en soucier, aussi il se retrouvait devant un choix incroyable de marques, modèles et motorisations. Il observa que les différentes voitures de luxe correspondaient souvent à un type particulier de fortune : les millionnaires de la boîte de Raphi* avaient tous des voitures de sport pour les plus jeunes et des Mercedes ou des BMW pour les trentenaires les plus âgés. Antoine acheta la voiture qui affirmerait qu'il était jeune, brillant et agent de change millionnaire : une Porsche rouge. Le concessionnaire livra la voiture devant son loft et elle y resta comme une enseigne lumineuse vantant son succès et sa puissance.

Dans des magasins gardés par le mépris cerbérien* des vendeurs pour ceux n'ayant pas les moyens d'y faire leurs emplettes, Antoine fut accueilli comme un prince quand on aperçut sa couronne plastifiée : sa carte de crédit dorée. Il acheta de beaux costumes qui feront bien rire les prochaines générations, et qui, pour l'instant, diffusaient sa supériorité sur le peuple commun qui n'a pas les moyens d'afficher un si mauvais goût avec une si naturelle ostentation.

**Raphi : Patron de la société de change qui a embauché Antoine – cerbérien : en référence à Cerbère, le chien des Enfers*



Texte 5 : Michel Houellebecq, *La Carte et le Territoire*, 2010

Michel Houellebecq se met en scène dans son roman. Il reçoit la visite d'un peintre célèbre, Jed Martin. L'écrivain et le peintre dialoguent entre deux verres de vin.

Houellebecq hocha la tête, écartant les bras comme s'il entraînait dans une transe tantrique* – il était, plus probablement, ivre, et tentait d'assurer son équilibre sur le tabouret de cuisine où il s'était accroupi. Lorsqu'il reprit la parole, sa voix était douce, profonde, emplie d'une émotion naïve. « Dans ma vie de consommateur, dit-il, j'aurai connu trois produits parfaits : les chaussures Paraboot Marche, le combiné ordinateur portable – imprimante Canon Libris, la parka Camel Legend. Ces produits je les ai aimés, passionnément, j'aurais passé ma vie en leur présence, rachetant régulièrement à mesure de l'usure naturelle, des produits identiques. Une relation parfaite et fidèle s'était établie, faisant de moi un consommateur heureux. Je n'étais pas absolument heureux, à tous points de vue, dans la vie, mais au moins j'avais cela : je pouvais, à intervalles réguliers, racheter une paire de mes chaussures préférées. C'est peu mais c'est beaucoup, surtout quand on a une vie intime assez pauvre. Eh bien cette joie, cette joie simple, ne m'a pas été laissée. Mes produits favoris, au bout de quelques années, ont disparu des rayonnages, leur fabrication a purement et simplement été stoppée – et dans le cas de ma pauvre parka Camel Legend, sans doute la plus belle parka jamais fabriquée, elle n'aura vécu qu'une seule saison... ». Il se mit à pleurer, lentement, à grosses gouttes, se resservit un verre de vin. « C'est brutal, vous savez, c'est terriblement brutal. Alors que les espèces animales les plus insignifiantes mettent des milliers, parfois des millions d'années à disparaître, les produits manufacturés sont rayés de la surface du globe en quelques jours, il ne leur est jamais accordé de seconde chance, ils ne peuvent que subir, impuissants, le diktat* irresponsable et fasciste des responsables des lignes de produit qui savent naturellement mieux que tout autre ce que veut le consommateur, qui prétendent capter une *attente de nouveauté* chez le consommateur, qui ne font en réalité que transformer sa vie en une quête épuisante et désespérée, une errance sans fin entre des linéaires* éternellement modifiés ».

Michel Houellebecq, *La Carte et le Territoire*, 2010.

* tantrique : issue d'une doctrine hindouiste et bouddhiste visant au développement spirituel et sexuel

* diktat : mot allemand « chose dictée »

*linéaires : rayons des magasins

